

Jacques Mathé, l'expert en économie rurale, donne la réplique à l'oncle Sam

Quels enseignements la France et le Québec peuvent tirer de leurs expériences respectives en matière d'économie rurale ? Le Parthenaisien Jacques Mathé donnera son point de vue jeudi prochain, lors du « Colloque de l'entreprise gestionnaire » qui se tiendra à Montréal.

Economiste au réseau national des Centres d'économie rurale, Jacques Mathé est ce qui s'appelle une pointure. Enseignant à la faculté de Poitiers, il a pour passion de partager ses expériences et son savoir en la matière.

Au Québec, il va intervenir devant près de 700 participants, universitaires, agents de développement rural, conseillers, représentants de filière...

Quelles sont les circonstances qui vous amènent à participer à ce colloque ?

« Je travaille avec un certain nombre de partenaires québécois depuis une quinzaine d'années. Ce sera mon 25^e voyage au Québec. J'ai acquis une expérience sur la société québécoise et son économie rurale. Ça me permet de faire des parallèles entre les deux continents, nord américain et européen. Le gros avantage sur le plan technique, c'est qu'avec le Québec, il n'y a pas la barrière de la langue qui, parfois dans des spécialités, est souvent source d'incompréhensions. Je ne me sentais d'ailleurs pas à l'aise de faire mon intervention en anglais. Elle sera cependant traduite pour les anglophones. »

Une sorte de mimétisme avec les Américains

Quels intérêts trouvez-vous à ces échanges franco-québécois ?

« On travaille dans un esprit nord américain. Sur le plan de l'anticipation, on sait que ce qui se passe aux États-Unis, se passera assurément chez nous dans les années qui viennent. Il y a une sorte de mimétisme. Pas pour tout, mais c'est vrai pour l'économie, et ça l'est

d'autant plus sur l'aspect de l'économie rurale »

Sur quoi allez-vous axer votre intervention ?

« Ce qui les intéresse, c'est de savoir ce qui s'est passé en Europe depuis 20 ans dans l'économie rurale et agricole, et quels ont été les facteurs d'adaptation. Par exemple, un des événements majeurs chez nous, a été la crise alimentaire, la fièvre aphteuse, la vache folle. On n'aurait pas eu la traçabilité des animaux sans cela. C'est une vraie différence par rapport au continent nord américain ».

« Une explosion de l'offre fermière »

Quel autre point développerez-vous ?

« Un autre événement majeur : le monde rural n'est plus le monde exclusif des agriculteurs, sur le plan de l'aménagement du territoire, sur le plan économique. Aujourd'hui dans les petites villes rurales, il y a une mixité de population qui entraîne de nouveaux rapports entre l'agriculteur et la société. Cette mixité peut être source de conflit, comme on le vit actuellement avec l'eau, et avec les élevages de porcs dans les villages. Le fait que le monde rural n'appartient plus aux agriculteurs, se joue des deux côtés de l'Atlantique ».

Tout n'est cependant pas négatif !

« Il y a bien sûr le côté positif des néo-ruraux qui vivent à la campagne et viennent y chercher de bonnes conditions de vie. Cet accès à une culture de proximité, génère une nouvelle demande de toute une agriculture fermière, ce qui est



Jacques Mathé : « Mes nombreux voyages au Québec m'ont permis d'acquérir une certaine connaissance »

très intéressant. En France, il y aurait une tendance à diminuer l'offre globale.

On a du mal à maintenir des agriculteurs dans des circuits courts, pour beaucoup de raisons. Sur le continent nord américain, c'est l'inverse. C'est très étonnant, il y a une explosion de l'offre fermière ».

Comment cela se traduit-il ?

« Par exemple, l'an dernier, j'étais à Long Island, la banlieue chic de New-York. Au milieu de maisons à quelques milliers de dollars, j'ai vu un élevage caprin, avec un éleveur qui faisait ses fromages au lait cru ! Pour moi, c'est une modification forte des comportements des sociétés, la redécouverte des produits

fermiers, des produits bio, des circuits courts ».

De la patate du Texas au beurre d'Echiré

C'est donc la preuve que ça peut marcher !

« Whole food market, par exemple, a commencé par un petit distributeur de produits fermiers bio au Texas, qui vendait la patate locale. Aujourd'hui, ce sont 35 000 employés, 200 magasins aux États-Unis.

Ils ne vendent que des produits bio ou authentifiés. On y trouve même du beurre d'Echiré et du fromage de Celles-sur-Belle ».

Quelle sera votre démarche au Québec ?

« Cette conférence, c'est un regard croisé. Je veux aussi montrer qu'il y a des évolutions très pertinentes chez nous. Prenons le cas de la crise alimentaire. Les États-Unis sont confrontés à des problèmes de listeria sur la viande. Il y a là-bas une demande forte des filières pour mieux tracer la viande. On peut leur apporter cette expérience-là. Ce qui a été mis en place en France, est une expertise qui n'existe nulle part ailleurs au monde. La vache folle a créé un vent de folie. Notre adaptation a été à la mesure de cette folie-là. »

Propos recueillis par Clotilde COUDERC